



Lectures
Les comptes rendus

Valerio Evangelisti, *Nous ne sommes rien soyons tout !*

Jean-Philippe Zanco



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lectures/559>

ISSN : 2116-5289

Éditeur

Centre Max Weber

Référence électronique

Jean-Philippe Zanco, « Valerio Evangelisti, *Nous ne sommes rien soyons tout !* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2008, mis en ligne le 28 mars 2008, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/559>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors

Valerio Evangelisti, *Nous ne sommes rien soyons tout !*

Jean-Philippe Zanco

- 1 *Nous ne sommes rien soyons tout !* est un roman noir qui ravira les amateurs de thrillers mais qui peut aussi combler le professeur de sciences économiques et sociales .
- 2 L'histoire commence dans l'Amérique des années 20 : une petite frappe italo-américaine, Eduardo Lombardo, dit « Eddie », après avoir essayé de vivre du proxénétisme, est approché par un gros bras d'un puissant affairiste de Seattle, lequel va l'engager pour servir de taupe du patronat dans les syndicats de dockers de la côte ouest des Etats-Unis. Personnage ambitieux et cynique, violent, pervers, en un mot, absolument immonde, Eddie ne recule devant aucun moyen : chantage, extorsion, corruption, meurtre. Il n'aura aucun scrupule à rompre avec son père et ses frères, militants syndicalistes convaincus, pas plus qu'il n'hésitera à trahir son premier syndicat, le *Blue Book*, lorsque le vent tournera et que l'organisation sera soupçonnée d'être une machine à recruter des jaunes pour casser les grèves. Il rejoint alors l'*International Longshoremen's Association*, où diverses factions (communistes, anarcho-syndicalistes) se livrent une lutte féroce et qui, surtout, est manipulé par le milieu. La suite du roman décrit la résistible ascension d'Eddie, à Seattle puis à New-York, jusqu'aux années d'après-guerre, et on comprend que l'avertissement que lui lance son frère Ricky lors de leur dernière entrevue, ne tardera pas à se réaliser : « Tu vivras pas longtemps ».
- 3 Plus qu'un thriller, Valerio Evangelisti a voulu livrer un roman historique. Avant de se tourner vers la littérature policière, ce diplômé de sciences politiques de l'université de Bologne avait enseigné l'histoire contemporaine à l'université de Ferrare, et publié plusieurs ouvrages et articles sur les mouvements sociaux d'extrême gauche. En arrière-plan de l'intrigue, *Nous ne sommes rien soyons tout !* peint un tableau extrêmement précis de l'Amérique prolétaire des années de crise : les conditions de travail éprouvantes des dockers, immigrés regroupés par origines (Italiens, Irlandais, Norvégiens, Noirs, Juifs), les intrigues politiques, les luttes sociales initiées par des idéalistes et récupérées par les maffieux, la violence des grèves et de la répression policière. Et il nous offre, à nous, professeurs de sciences économiques, quelques réflexions intéressantes. Par exemple sur

le fonctionnement d'un marché du travail en concurrence pure et parfaite, celui des dockers de Seattle : « L'appel de huit heures - le *shape-up*, le seul de la journée, avait déjà eu lieu. Néanmoins, une foule de dockers de tous âges, debout depuis six heures du matin, restait sur le quai, juste sous le squelette métallique du pont en construction. C'étaient les exclus : vieux, malades, individus soupçonnés d'être subversifs ou simplement peu sympathiques au responsable des embauches. Ils attendraient jusqu'au soir que quelqu'un les appelle au travail : soit parce qu'un débardeur avait eu un accident du travail et qu'on avait besoin d'un remplaçant, soit parce que était entré au port, à l'improviste, un bateau d'une compagnie secondaire. Le salaire horaire tomberait au dur et à mesure que les heures passeraient. » (p. 27). Ou sur la notion de travail : « - Ils ont convaincu les gens que les bureaux de placement doivent être gérés par les syndicats, autrement les discriminations continueraient. Le jeu est clair : faire travailler même les débris, les tire-au-flanc et les agitateurs. Et tant pis pour la productivité. - Ben, ça serait pas injuste, finalement, si tout le monde travaillait. - Conneries. Depuis quand le travail est-il un droit ? Pour tout bon Américain, c'est une conquête, réservée à qui a la trempe nécessaire. Autrement, une rosse et un cheval de race pourraient avancer les mêmes prétentions. » (p. 87).

- 4 Enfin, *Nous ne sommes rien soyons tout !* détaille avec une précision chirurgicale les intrigues syndicales internes, depuis les cocktails où politiques, patrons et leaders syndicaux sablent le champagne jusqu'aux meetings de grève, depuis le vieux leader à la « grosse main rutilante de bagues » jusqu'aux exécuteurs de basses oeuvres, pauvres types à moitié clochards prêts à jouer du gourdin à côté des policiers contre les grévistes pour quelques billets ; la corruption, les idéaux bafoués, le communautarisme et la ségrégation (les Noirs exclus des syndicats). Et malgré tout, une société qui change et avance peu à peu sur la voie du progrès social. Par-dessus tout, Evangelisti pose la question de la notion même de syndicat, et joue sur la polysémie du mot : du syndicat de travailleurs au syndicat du crime, ainsi qu'il est expliqué à Eddie dans le passage suivant : « Moi et les autres, Italiens, Irlandais et Juifs, dans les années 1920, on s'occupait de contrebande d'alcool. Quand un gouvernement de merde nous a pris cette ressource, la position de repli logique, c'était notre activité parallèle, les putes. Mais en fin de compte, elles rapportaient peu, capricieuses et hystériques comme elles sont. Alors Arnold Rothstein a trouvé la solution et l'a dit à Meyer Lansky, et Lansky nous l'a dite à nous. [...] Lansky [...] nous a dit : « Les gars, les putes, c'est pas la solution. S'il s'agit de vivre sur le travail des autres, mieux vaut de vrais travailleurs, plus nombreux et plus dociles. On a aidé leurs syndicats à grandir. Il s'agit maintenant de réclamer notre part. De postes de commandement, de cotisations et de participations aux bénéfiques. Chaque ouvrier est une pute qui se vend lui-même, mais sans le comprendre. » Absolument génial, tu trouves pas ? » (p. 151).